



Les analyses du Centre Jean Gol



**QU'EST-CE  
QUE L'INTER-  
SECTIONNALITÉ  
DES LUTTES ?**

---



**FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES**



*Une analyse réalisée par*  
**VIVIANE TEITELBAUM**

**Daniel Bacquelaine**, Administrateur délégué du CJG  
**Axel Miller**, Directeur du CJG  
**Corentin de Salle**, Directeur scientifique du CJG

Décembre 2020

Avenue de la Toison d'Or 84-86  
1060 Bruxelles  
Tél. : 02.500.50.40  
cjb@cjb.be  
[www.cjb.be](http://www.cjb.be)

*QU'EST-CE QUE  
L'INTERSECTIONNALITÉ  
DES LUTTES ?*

# L'INTERSECTIONNALITÉ DES LUTTES FÉMINISTES : CONVERGENCES ANTI-UNIVERSALISTES OU AVANCÉE ANTIRACISTE ?

---

Dans cet article je vous propose de parler d'un féminisme qui inféode la lutte pour l'égalité entre les femmes et les hommes à lutte contre le racisme, et qui, paradoxalement, ne vise pas à rendre la parole à certaines victimes du sexisme, mais à en priver d'autres. Je le fais avec d'autant plus d'étonnement et de déception que je suis moi-même féministe et antiraciste.

Comment tenir compte de la multiplicité des discriminations qui peuvent interagir avec les inégalités ?

Comment ne pas tomber dans les travers du relativisme culturel ?

Quels sont les liens entre l'intersectionnalité et une mouvance de l'antiracisme qui, paradoxalement, réintroduit la notion de « race » ?

Et cela à l'heure où, selon nous, la visée universaliste est notre meilleur rempart contre toutes les haines.

L'intersectionnalité est définie comme le cumul de différentes formes de domination ou de discriminations vécues par une personne, fondées notamment sur son origine, sa race, son sexe, son âge, sa religion, son orientation sexuelle, sa classe sociale ou ses capacités physiques, et qui entraîne une augmentation des préjudices subis.

L'intersectionnalité est donc un prisme au travers duquel on analyse les interactions entre plusieurs discriminations : sexisme et racisme, racisme et homophobie, etc. La discrimination plurielle prend en considération l'impact des discriminations multiples qui se croisent et parfois se renforcent. L'intersectionnalité estime que l'on ne peut plus distinguer - parmi toutes celles dont est victime une personne - entre les discriminations qui la frappent, car des dynamiques nouvelles se créent.

Pourquoi le contenu d'une telle définition est-elle à l'origine d'un mouvement qui traverse et divise les milieux féministes ? Et quelles en sont les conséquences en termes de droits des femmes, d'universalisme, d'antiracisme et de lutte contre les discriminations ? Quels sont les mots qui créent des maux ?



1800201

Alors que l'intersection est le carrefour où des lignes se croisent, et qu'au sens géométrique, le terme « intersection » vise, non l'ensemble des surfaces, mais l'endroit où elles se rejoignent. Selon Karan Mersch<sup>1</sup> :

*« Au sens géométrique, le terme « intersection » signifie que l'on ne s'intéresse pas à l'ensemble des surfaces, mais seulement à leurs parties communes. Ce féminisme intersectionnel focalise l'attention sur une partie très restreinte ; mais en même temps, il implique une démarche trop large : il cherche à imposer le modèle de l'intersection au tout. C'est cela qui pose problème : l'introduction d'une hiérarchisation dans les modèles de lutte. Une discrimination étant d'autant plus grave que son intersectionnalité est conséquente<sup>2</sup> ».*

Bien entendu, les mouvements féministes ont toujours évolué et se sont développés sous différentes formes variant selon les périodes, les circonstances et les perspectives internationales. D'où vient ce concept et à quoi a-t-il voulu répondre ? Comment et pourquoi a-t-il été détourné ?

## « LE FÉMINISME IMPLIQUE DE QUESTIONNER NOS IDENTITÉS, ET CELA FAIT PEUR ». BRIGITTE GRÉSY

On attribue à la juriste américaine Kimberlé Crenshaw la première utilisation du terme « intersectionnalité », dans un article publié en 1989 mettant en lumière les discriminations dont sont victimes les femmes noires et précarisées aux Etats-Unis et qui ne sont pas prises en compte ou sont invisibilisées<sup>3</sup>.

Kimberlé Crenshaw y définit l'intersectionnalité comme

étant une situation dans laquelle une personne regroupe des caractéristiques raciales, sociales, sexuelles qui associées- et non séparément - en font la victime de différentes formes de discrimination, en particulier à travers le prisme des violences que nombre d'entre elles subissent, dû au croisement du racisme et du sexisme.

Toutefois, sans être nommée comme telle, l'intersectionnalité est déjà présente dans le mouvement *Black feminism* qui naît à la fin des années 60, début des années '70 associant sexisme et racisme. Le *Black feminism*, c'est la contestation de ces « multi discriminées », dont l'une des pionnières est Mary Ann Weathers. Quoique blanche, elle publie l'un des textes fondateurs du féminisme noir « *Un argument pour la libération des femmes noires en tant que force révolutionnaire* ». Qu'elle soit « blanche » est important à souligner étant donné qu'on ne lui oppose pas la notion d'appropriation culturelle parce qu'elle défend les femmes noires discriminées.

Ce qui ne serait plus le cas aujourd'hui aux yeux des intersectionnelles, indigénistes, post-coloniales et/ou racisées dans la configuration européenne actuelle où les « alliées » ont une parole autorisée dans un cadre limité et où toute intervention en dehors du groupe cible est considérée comme de l'appropriation culturelle ou un vol d'identité.

Le mouvement féministe noir s'adressait tant aux afro-Américaines qu'aux femmes d'origine hispanique ou orientales afin de lier les problématiques du sexisme, du racisme et de l'oppression des classes. Cette nouvelle approche modifiera les mouvements féministes nord-américains mais aura moins d'influence en Europe à cette époque.

---

<sup>1</sup> *Philosophe français*

<sup>2</sup> *Comité Laïcité République; une tribune libre de Karan Mersch, L' « intersectionnalité », un racisme inversé, le 28 novembre 2016*

<sup>3</sup> 1989, « *Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics* ».

Alors pourquoi cette notion d'intersectionnalité crée-t-elle débat en réfutant l'universalisme comme approche du féminisme au point de stigmatiser les féministes universalistes et humanistes ?

Pourquoi en février 2020, Kimberlé Crenshaw, revient-elle, lors d'une interview dans Time magazine,<sup>4</sup> sur la dénaturation opérée par les groupes identitaires de son concept en disant : « Il y a eu une distorsion [de ce concept]. Il ne s'agit pas de politique identitaire sous stéroïdes. Ce n'est pas une machine à faire des mâles blancs les nouveaux parias. C'est essentiellement une lentille, un prisme, pour voir la manière dont diverses formes d'inégalité fonctionnent souvent ensemble et s'exacerbent les unes les autres (...) ».

## ALBERT JACQUARD : « NOUS SOMMES TOUS [ET TOUTES] LA VICTOIRE DE LA DIFFÉRENCE ».

A l'inverse de l'intersectionnalité, l'universalisme lutte contre la parcellisation de la société, pour une référence aux valeurs essentielles d'égalité, à un socle commun universel où on allie la richesse de la diversité culturelle et la constitution d'un patrimoine de valeurs fondamentales.<sup>5</sup> Il s'ensuit que l'Etat doit reconnaître et promouvoir cette diversité, lutter contre les discriminations, pour autant que ces cultures se concilient avec les valeurs fondamentales et que chacun.e puisse préserver son identité.

Mais, comme le rappelle à juste titre Hannah Arendt : « pour être confirmée dans mon identité, je dépends entièrement des autres ».

L'identité de chaque personne est faite de multiples appartenances, et évolue au cours de notre vie. Or, comme l'affirme le sociologue Jacques Chevalier, toute identité naît de la « *liaison indissoluble entre l'individuel et le collectif* », entre le particularisme et l'universalisme, entre la singularité individuelle et le déterminisme social. Toute identité individuelle globale est construite avec des référents identitaires collectifs : les représentations, les normes, les croyances, les projets d'avenir ou le langage qu'on s'approprie parce qu'on est intégré dans un groupe<sup>6</sup>.

L'universalisme ne nie ni les différences, ni les cultures, ni l'inégalité des discriminations, mais affirme que les personnes peuvent s'en émanciper, c'est-à-dire comme l'explique Karan Mersch<sup>7</sup> :

*« développer un regard critique qui leur permettra éventuellement de s'opposer à certains de ses principes ou de ses pratiques, et de les faire évoluer. Ce qui dit le plus sur une personne, ce sont les principes auxquels elle adhère et les engagements qu'elle prend. L'universalisme est une alternative à l'essentialisme. Une démarche cohérente avec l'universalisme implique une volonté de se donner des moyens de mettre à jour les inégalités et les discriminations et de lutter contre elles. L'abstraction ne s'oppose pas ici à la pratique : elle y conduit. Par exemple, c'est en s'appuyant sur cette idée d'égalité humaine, que l'on peut affirmer que rien ne peut légitimer l'esclavage. Le constat que des pratiques comme celle-là heurtent la raison, ne peut en rester là. Il s'en suit nécessairement un appel à agir contre ces injustices ».*

---

<sup>4</sup> Extrait traduit de l'article de Kate Steinmetz : « She Coined the Term 'Intersectionality' Over 30 Years Ago. Here's What It Means to Her Today » <https://time.com/5786710/kimberle-crenshaw-intersectionality/>

<sup>5</sup> D. Bacquelaïne & D. Gosuïn, *Dix propositions pour favoriser le vivre ensemble*, MR, 2009

<sup>6</sup> *Glossaire du féminisme*; Conseil des Femmes Francophones de Belgique sous la direction de Viviane Teitelbaum et Claire Lafon

<sup>7</sup> Karan Mersch professeur de philosophie à Nantes, philosophe, dans « Les habits neufs de l'anti-universalisme », contribution au think tank français Aurore.

Dans le féminisme universaliste, les revendications pour l'intégration des femmes à la société se basent, non pas sur ce que les caractéristiques féminines pourraient lui apporter, mais bien sur la nécessité de libération et d'émancipation d'un groupe opprimé.<sup>8</sup>

Il faut aussi rappeler que l'émancipation est une idée humaniste, un espoir de liberté qui pousse à résister à toute forme d'oppression : elle pousse les philosophes des Lumières à résister aux carcans religieux et à l'obscurantisme, elle pousse les esclaves à résister à la servitude imposée par leurs maîtres, elle pousse les ouvriers à résister l'exploitation des bourgeois, et elle pousse les féministes à résister à la domination masculine.<sup>9</sup>

## « AU LIEU D'ÊTRE ADDITIONNÉS, LES COMBATS SONT MIS EN CONCURRENCE »

Revenons au féminisme intersectionnel. Comme les marxistes qui, avant elles, se sont inscrits dans la « lutte des classes », les femmes - selon cette conception - devaient combattre prioritairement pour la lutte des classes, puisque l'émancipation ne serait être atteinte que lorsque le prolétariat aurait réussi sa révolution économique. Alors, seulement, les femmes pourraient combattre pour être libérées. De la même manière, la prévalence des luttes antiracistes sur les luttes féministes, est l'une des caractéristiques des luttes intersectionnelles. Ce n'est jamais le contraire. Et cela pose problème comme on le verra plus loin. Ainsi pour Houria Bouteldja :<sup>10</sup>

*« Si une femme noire est violée par un noir, c'est compréhensible qu'elle ne porte pas plainte pour protéger la communauté noire<sup>11</sup> ».*

Ce qui nous amène à un autre problème des luttes féministes intersectionnelles, c'est le retour du concept dit de « race » qui avait disparu depuis la fin du nazisme. Ce dernier avait fondé sa politique sur les notions de race et de supériorité raciale qui ont inexorablement mené à l'extermination des Juifs, des Roms, des personnes handicapées ainsi qu'à l'exécution des opposants politiques. Cette politique justifiait la sélection et l'extermination des races jugées inférieures.

Comme l'explique l'historien Joël Kotek dans une opinion<sup>12</sup> : cette thèse selon laquelle l'Histoire du monde se résumerait à une lutte des races opposant «Blancs» et «Noirs» est simpliste et dangereuse. Elle ramène dans le débat politique ce concept de race que l'on pensait caduc depuis la Shoah. Car, rappelle-t-il, que dire des Juifs européens « présumés blancs » qui ont été abandonnés aux nazis et qui furent tout à tour spoliés, déscolarisés, humiliés avant d'être assassinés, exterminés, du fait de leur supposée appartenance raciale ? Telle est la thèse ridicule des indigénistes.

Et Joël Kotek d'expliquer :

*«Il en des concepts comme des modes, ils s'imposent quelques fois jusqu'au ridicule. C'est ainsi que tout assigné Blanc [c'est son cas et le mien aussi] se retrouve ontologiquement associé aux dominants, jamais aux dominés. (...)*

---

<sup>8</sup> Glossaire du féminisme; Conseil des Femmes Francophones de Belgique sous la direction de Viviane Teitelbaum et Claire Lafon

<sup>9</sup> Glossaire du féminisme, Conseil des Femmes Francophones de Belgique, sous la direction de Viviane Teitelbaum et Claire Lafon

<sup>10</sup> Porte-parole du parti des Indigènes de la République jusqu'en 2020

<sup>11</sup> Indigènes de la République : Thomas Guénolé démontre le racisme, la misogynie et l'homophobie de Houria Bouteldja, Par Bruno Rieth Publié le 21/03/2016

<sup>12</sup> Joël Kotek, historien, professeur à l'Université Libre de Bruxelles et enseignant à Sciences Po Paris.

Une opinion publiée dans la Libre Belgique les 7 juillet 2020. <https://www.lalibre.be/debats/opinions/ni-blanc-ni-noir-gris-5f0347889978e230eb70e331>

*Car selon des tenants de cette thèse «jamais les Blancs n'ont été visés en tant que groupes par des politiques oppressives au profit de minorités non-blanches du fait de leur couleur. Jamais, ils n'ont fait l'objet de théories raciales se traduisant dans des pratiques institutionnelles (sic)». (...) Et jamais «aucun groupe n'aurait été opprimé en tant que Blanc».*

Même construits et/ou subjectifs («c'est le regard de l'Autre qui me 'racise'»), les concepts de «blanchité» et de «racisé» ramènent, qu'on le veuille ou non, à racialiser objectivement les rapports sociaux ».

Et Kotek de rappeler que :

*« les décoloniaux nous ramènent ainsi à une vision du monde biologisante. Tous comme les savants dévoyés des deux siècles derniers, ils en viennent à classer les hommes en fonction de leur couleur de peau ; leur seule originalité étant d'inverser les pôles d'excellence : les «Blancs» étant désormais assignés au Mal, les «Noirs» au Bien. Vision absurde s'il en est : ces Mongols qui exterminèrent par millions Chinois et Russes comme Turkmènes et Arabes étaient-ils blancs, de même que ces Turcs qui, de 1915 à 1917, assassinèrent près de deux millions de chrétiens d'Orient ? Et quid de ces jeunes «issus de la diversité» qui assassinèrent quelque treize Juifs français parce que Juifs ? Et des Hutus génocidaires de 1994 ? Blancs aussi ? Évidemment non, comme le souligna l'Africaniste Jean-Pierre Chrétien qui les qualifia, fort à propos, de nazis... noirs. On peut évidemment être «Blanc» et victime, «Noir» et bourreau, ni «Blanc, ni Noir» et esclavagiste à l'instar des Nord-Africains qui pratiquèrent la traite négrière sur près de douze siècles (...) ».*

De surcroît certaines féministes intersectionnelles considèrent que «le concept de blanchité n'a rien à voir avec la couleur de peau», certes, mais comment comprendre alors qu'on en vienne à interdire à tout artiste de couleur blanche, même progressiste, d'endosser le rôle ou l'histoire d'un(e) Noir(e)? Les indigénistes qualifient ce « vol d'identité » d'appropriation culturelle.

C'est ainsi que des membres d'un groupe discriminé peuvent être exclus, bannis de ce dernier s'ils ne partagent pas la conception intersectionnelle. Comme le rappelle à juste titre Karan Mersch, c'est ce que fait Linda Sarsour, New-yorkaise d'origine palestinienne, portant le hijab, qui défend la charia, et se dit antisioniste. Elle incarne ce courant intersectionnel qui hiérarchise les discriminations et attaque d'autres femmes, « blanches » ou non car elles ne représentent pas le discours attendu des concernées. Comme par exemple lorsqu'elle s'attaque à la féministe Ayaan Hirsi Ali, femme politique et écrivaine néerlandaise-américaine d'origine somalienne, sous fatwa, décriée par les fondamentalistes religieux, mais également par bien des féministes et des progressistes occidentaux. Ayant été excisée, Linda Sarsour tweeta à son égard et celui d'une autre femme le 8 mars 2011 : «*I wish i could take their vagina away – they don't deserve to be women*<sup>13</sup>», l'excluant ainsi de la lutte intersectionnelle. Et Karen Mersch de préciser :

*« Dans d'autres cas, l'exclusion s'opère par le blanchiment des femmes de l'intersection qui ne se soumettent pas à l'idéologie intersectionnelle mono-systémique. (...) Il y a donc une entreprise de purification de l'intersection pour la rendre conforme à l'idéologie ». Des femmes se font traiter de «bounty» (comprendre : noire à l'extérieur, blanche à l'intérieur), d'«arabe de service», de « négresses de maison», etc... par des soi-disant féministes antiracistes... ».<sup>14</sup>*

---

<sup>13</sup> Traduction : « Je voudrais pouvoir leur arracher le vagin, elles ne méritent pas d'être des femmes »

<sup>14</sup> K. Mersch professeur de philosophie à Nantes, philosophe, dans « Les habits neufs de l'anti-universalisme », contribution au think tank français Aurore.

## « QUAND LES HOMMES SONT OPPRIMÉS C'EST UNE TRAGÉDIE, QUAND LES FEMMES SONT OPPRIMÉES C'EST UNE TRADITION » LETTY COTTIN POGREBIN

Et cela va plus loin que le concept de race puisque comme on l'a vu, selon les partisans des luttes intersectionnelles, lorsqu'une femme noire est agressée par un homme noir - ou issu de l'immigration - elle ne devrait pas le dénoncer car elle affaiblirait sa communauté et la lutte pour les droits humains, qui prime selon elles sur la lutte contre les violences faites aux femmes. Quand on est dans ce schéma et que ce n'est plus le « qui parle » ou le « ce que je dis » qui prime mais le « d'où tu parles », c'est une assignation à résidence identitaire. Chose que tout et toute démocrate se doit de refuser. En effet, pareille attitude revient à remettre en avant la notion d'intérêt à agir - par qui et non sur quoi - au détriment de l'assistance à personne en danger ou menacée. C'est le retour de l'essentialisme et la confiscation de la parole libre.

Il en va de même pour l'antisémitisme. Si une femme juive est agressée ou insultée par un homme d'extrême droite, ce fait sera dénoncé. Par contre, si les faits sont perpétrés par une personne musulmane, certains tenteront de ne pas le dénoncer, -surtout dans les milieux de gauche- sous prétexte que cette personne est aussi potentiellement victime de discrimination.

Or, comme le dit si justement Karan Mersch :

*« Face au conservatisme, l'universalisme propose le progressisme ; face au patriarcat, il propose l'égalité du féminisme ; face à la racialisation et au communautarisme, il propose l'antiracisme ; face à la théocratie ou au*

*multiculturalisme (vision politique qui est à distinguer de la multiculturalité), il propose la laïcité et l'égalité devant la loi. L'universalisme inspire des modèles politiques autrement plus attractifs que ceux qui reposent sur une vision essentialiste. Et de dénoncer la distinction alliés/ concernés qui rend des groupes propriétaires exclusifs de certaines problématiques qui les concernent<sup>15</sup> ».*

Ainsi, en ce qui concerne les violences de classe, faudrait-il ne plus lire Marx au prétexte qu'étant issu d'un milieu bourgeois, sa parole couvre celle des concernés ?

Cela voudrait dire que, non seulement il y a assignation à résidence, mais que la parole ne peut être exprimée que par ceux et celles qui vivent la discrimination en question - et encore, pas toujours, - ( les concernées<sup>16</sup> donc), ou alors, à la rigueur en tant qu'alliée dont le discours est cadré et pensé par la personne concernée. Donc si je vois une homosexuelle être agressée, je ne peux dénoncer l'auteur, sous prétexte que je ne suis pas moi-même concernée par la problématique. Il en irait de même pour l'antisémitisme. Pourtant, l'Histoire nous a enseigné que le témoin d'une discrimination ou d'une agression doit prendre la parole pour dénoncer l'acte sous peine de laisser s'instaurer des dérives communautaristes, des zones de non droit, voire un régime fasciste.

Aujourd'hui les intersectionnelles font fi de l'Histoire, qui nous a enseigné l'importance du rôle du « spectateur », observateur et témoin d'une situation problématique. Pour réfuter cette approche il nous vient à l'esprit la fameuse citation attribuée au pasteur Martin Niemöller, lors de l'ascension des nazis :

*« Quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste. Quand ils ont*

---

<sup>15</sup>Karan Mersch professeur de philosophie à Nantes, philosophe, dans « Les habits neufs de l'anti-universalisme », contribution au think tank français Aurore.

<sup>16</sup>Pour le sexisme il s'agit de toutes les femmes. Mais s'il s'agit de femmes de couleur ou précarisées, certaines pourraient chercher à nuire à l'intérêt du groupe discriminé.

*enfermé les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, je n'étais pas social-démocrate. Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester ».*

## DE LA DIFFÉRENCE ENTRE FEMME ET FÉMINISTE

A priori, être une femme ne suffit pas pour que ce qu'on revendique aille dans le sens de l'égalité femmes/hommes. Le féminisme est pluriel, varie selon les époques et les lieux. Mais il existe de nombreuses femmes qui - pour des raisons politiques, religieuses, sociologiques, sociales ou culturelles - s'opposent aux revendications et luttes féministes.

Par contre, si certains hommes sont masculinistes et tentent de disqualifier la parole féministe, d'autres se déclarent féministes ou pro-féministes et soutiennent les combats féministes, soit l'égalité entre les femmes et les hommes. Leur parole serait-elle moins valide que celles des femmes antiféministes qui s'opposent au projet de société égalitaire ? Au contraire, leur contribution au féminisme, à une société égalitaire, de pouvoir partagé, qui rejette la domination et les rôles traditionnels qui renforcent les inégalités persistantes, est essentielle. Cela ne peut donc être le sexe qui détermine systématiquement le droit à la parole. Soulignons aussi que le féminisme n'est pas un concept à géométrie variable. Il est ancré dans des valeurs universelles et démocratiques. Il ne peut donc être remis en cause par une idéologie, une religion ou une structure de société. Et Brigitte Grésy, d'affirmer dans son livre *Petit traité du sexisme ordinaire* :

*« le sexisme ordinaire, ce sont autant d'hommes que de femmes qui ont peur des conséquences du féminisme, entendu comme la volonté de faire évoluer les codes... et les horaires ».*

On comprend alors que la distinction entre alliées/concernées ne vise en réalité pas à rendre la parole aux concernées, mais à en priver les autres.

Et lorsqu'on voit certaines associations ou personnalités en pointe dans le soutien aux luttes intersectionnelles, on comprend mieux en quoi l'universalisme gêne. En France, et pour ne citer qu'un exemple, il y a l'association Lallab, qui se présente comme un « laboratoire d'idées et de rencontres à vocation féministe et antiraciste » et fait entendre la voix des femmes musulmanes dans le but de lutter contre le racisme et le sexisme. Lors de leur dernier « LallabDay » le 1<sup>er</sup> février 2020, Emilia Roig<sup>17</sup> expliquait - et l'association le reprenait - que « c'est seulement en luttant contre les systèmes dans leur ensemble, en "jetant les outils du maître" (Audre Lorde) que nous pourrions rompre la matrice et créer des politiques publiques réellement inclusives ». Sur leur site, on trouve la définition de leur approche qui n'a rien d'universel :

*« Nous pensons que la lutte contre les inégalités et les discriminations doit être l'affaire de toutes et tous, mais que les personnes concernées par une oppression sont les mieux placées pour définir les outils pour s'en défendre, et savoir quelle politique est la plus apte à les protéger ».*

Les alliés, qui ne subissent pas une oppression, mais qui veulent s'engager dans la lutte contre celle-ci, doivent savoir laisser la parole, l'espace et la prise de décision aux concerné.e.s. Parce que parler à la place de... fait du dominé un objet et non un sujet agissant. Les femmes musulmanes sont des sujets politiques et elles définissent leur propre agenda. Elles sont par conséquent au cœur de Lallab en terme notamment de représentations, d'analyses et de prise de décisions ».

---

<sup>17</sup> Fondatrice et directrice du *Center for Intersectional Justice* à Berlin



Une autre illustration de cette stratégie de défense de la lutte intersectionnelle est la chaîne qatarie en langue française AJ+ lancée en décembre 2017 en France et succursale « réseaux sociaux » de Al-Jazira, chaîne TV d'info en continu de référence du monde arabe. Les deux sont la propriété de « Al Jazeera Media Network », une organisation directement détenue par la famille royale du Qatar, sponsor des Frères Musulmans et soutien de Tariq Ramadan. Une filiation dont AJ+ français ne fait jamais mention, nulle part. La chaîne de vidéos se présente simplement comme « un média en ligne pour les générations connectées ». Et son identité graphique prend soin de se distinguer totalement du logo de la chaîne Al-Jazira, qui représente un caractère d'écriture arabe<sup>18</sup>.

Comme engagement antiraciste, les jeunes sont incités à s'opposer au métissage culturel en luttant contre l'appropriation culturelle. Mais, comme le rappelle le journaliste Hadrien Mathoux dans Marianne, « derrière cette façade résolument ouverte et cool, transpirent assez rapidement un certain nombre d'obsessions ». AJ+ français lance également des polémiques comme lorsque le footballeur français Antoine Griezmann est sélectionné par le gouvernement comme tête d'affiche d'une campagne contre les discriminations :

*«Le ministère des Sports a choisi le footballeur Antoine Griezmann comme ambassadeur pour incarner la lutte contre le racisme dans le foot. Pas Blaise Matuidi. Pas Ousmane Dembélé. Pas Paul Pogba. Antoine Griezmann».*

Comprendre : Antoine Griezmann ayant la peau blanche, il ne serait pas légitime pour promouvoir la lutte contre le racisme<sup>19</sup> ».

La notion de race, utilisée comme un critère fondamental de lecture de tout.

Rien n'est dit en matière d'antiracisme sur les conditions de travail proches de l'esclavage moderne qui sont réservées aux travailleurs étrangers du Qatar, et dénoncés par plusieurs ONG.

Karan Mersch rappelle que, quand Al Jazeera déclare que l'homosexualité est une « perversion » de « l'Occident décadent », sa petite sœur AJ+ prend un ton « gay friendly » pour lancer sur les réseaux une vidéo sur le « pinkwashing d'Israël ».

Les « experts » brandis par AJ+ dans ses vidéos partagent très souvent un point commun : ce sont des proches, voire des membres fondateurs du Parti des Indigènes de la République (PIR), dont Houria Bouteldja - l'une des initiatrices de l'appel (janvier 2005) qui donnera naissance au mouvement dont elle devient la porte-parole-, aux obsessions identitaires bien connues ( sans doute celles-là que Kimberlé Crenshaw critique lors de sa distanciation du mouvement intersectionnel) et qui dissimule mal des positions homophobes, antisémites ou racistes derrière un prétendu « antiracisme politique ».

Dans la pensée indigéniste, toute la société occidentale est analysée à l'aune de l'oppression « coloniale » infligée aux « racisés », c'est-à-dire aux non-Blancs. Cette vision se retrouve dans la ligne éditoriale d'AJ+ français, où d'innombrables faits divers sont égrenés dans le but d'instiller l'idée que l'islamophobie et le racisme sont omniprésents en France. Une position inclusive, intersectionnelle qui sous-tend l'ensemble des programmes.

---

*18 «AJ+ français» : quand la propagande du Qatar se cache derrière un progressisme féministe et LGBT  
Par Hadrien Mathoux Publié le 25/04/2018, dans Marianne*

*19 AJ+ français» : quand la propagande du Qatar se cache derrière un progressisme féministe et LGBT  
Par Hadrien Mathoux Publié le 25/04/2018, marianne.net*

# EN CONCLUSION, L'ANTIRACISME PASSE TOUJOURS AVANT LE FÉMINISME ET DES FÉMINISTES Y CONTRIBUENT

---

Pour résumer, le féminisme intersectionnel demande aux femmes 'concernées', donc victimes confirmées par le mouvement, de viser l'intersection des luttes (avec le racisme) en donnant une priorité aux parties qui sont communes, c'est à dire de les restreindre et de se focaliser sur leur intersection. Au lieu d'être additionnées, les luttes sont mises en concurrence.

Comme le relève la philosophe Anne-Sophie Chazaud<sup>20</sup> dans une tribune de Figarovox :

*« L'intersectionnalité est prise à son propre piège «minoritariste», puisqu'à flatter les egos victimaires plutôt que l'intérêt général décrété fasciste, patriarcal, occidental, colonialiste et autres billevesées, il finit bien évidemment par voir tous ces atomes de revendication s'entrechoquer dans une inévitable concurrence ».*<sup>21</sup>

Comme elle le rappelle très justement, l'intersectionnalité - telle que présentée par Kimberlé Crenshaw dans un climat post-ségrégation - avait tout son sens. Les dominations sociales, de race et de genre étaient effectivement liées. Mais, aujourd'hui, le problème, souligne-t-elle :

*« vient de la disparition des préoccupations sociales fondées sur l'analyse des différences de classes, des enjeux de pouvoir et de domination qu'elles induisent, au profit d'une vision victimaire et communautarisée, réhabilitant la*

*notion de race et littéralement obsédée par des sentiments d'oppressions multiples, celles-ci étant multipliables à l'infini puisque le critère de base de ces théories repose sur l'indice de souffrance et donc sur le témoignage de chacun : on est toujours le dominé de quelqu'un ».*

Nous avons déjà expliqué l'incohérence des féministes intersectionnelles qui répugnent à dénoncer un homme de couleur auteur de violences sous peine d'être taxées de raciste, et d'agir contre leur communauté. Karan Mersch illustre de manière intéressante un autre cas : si une féministe, au nom de principes universalistes, se sent concernée par des violences qui ne l'ont pas directement menacée, comme l'excision, le port du niqab, etc... et qu'elle s'exprime à leur sujet ; alors il lui sera dénié toute légitimité à le faire. Il lui sera rappelé qu'elle n'est pas « concernée » au sens utilisé par les intersectionnelles.

Par contre, si « une concernée » consent à des traditions patriarcales, son féminisme ne devra pas être interrogé. Le féminisme universaliste, quant à lui, est accusé d'être raciste, parce qu'il n'accepte pas la couleur de la peau comme critère de légitimité à la parole ! Il est alors appelé par ses adversaires : « le féminisme blanc ». En résumé, si les féministes universalistes, parlent d'autre chose que de l'intersection, elles sont accusées d'invisibiliser le racisme ; et si elles parlent de ce qui touche l'intersection, elles sont, ce coup-ci, accusées de voler la parole aux concernées.

---

<sup>20</sup> Philosophe, haut fonctionnaire et auteur d'un livre à paraître aux éditions L'Artilleur consacré à la liberté d'expression. (Je partage cette analyse mais je précise que je considère que, même si notre société n'est évidemment pas fasciste, colonialiste, etc., elle est néanmoins patriarcale).

<sup>21</sup> Sa tribune dans le Figaro a été publiée le 26 août 2019.



(...) Seules les féministes qui acceptent d'être définies par leur blancheur avec une certaine contrition, regagnent une certaine considération. (...) Etrange féminisme que celui qui dresse les femmes les unes contre les autres sur des critères de couleur de peau, et qui jette l'opprobre sur celles qui réussissent malgré le poids des inégalités patriarcales... »

L'intersectionnalité des luttes détourne les féministes des combats généraux contre le patriarcat. Une lutte intersectionnelle se mène à sens unique. Une fois encore, on demande aux féministes de donner la priorité à d'autres luttes : le féminisme après la lutte des classes ; le féminisme après la lutte contre le racisme, etc... L'égalité femmes / hommes passe toujours en second, alors qu'il s'agit là d'une discrimination qui touche la majorité de la population.

En conclusion et en résumé, la convergence intersectionnelle des luttes soumet, assujettit le féminisme à l'antiracisme, lequel glisse vers le « racial ».

*Avenue de la Toison d'Or 84-86  
1060 Bruxelles*

*02.500.50.40  
info@cjg.be*

*www.cjg.be*



**FÉDÉRATION**  
WALLONIE-BRUXELLES